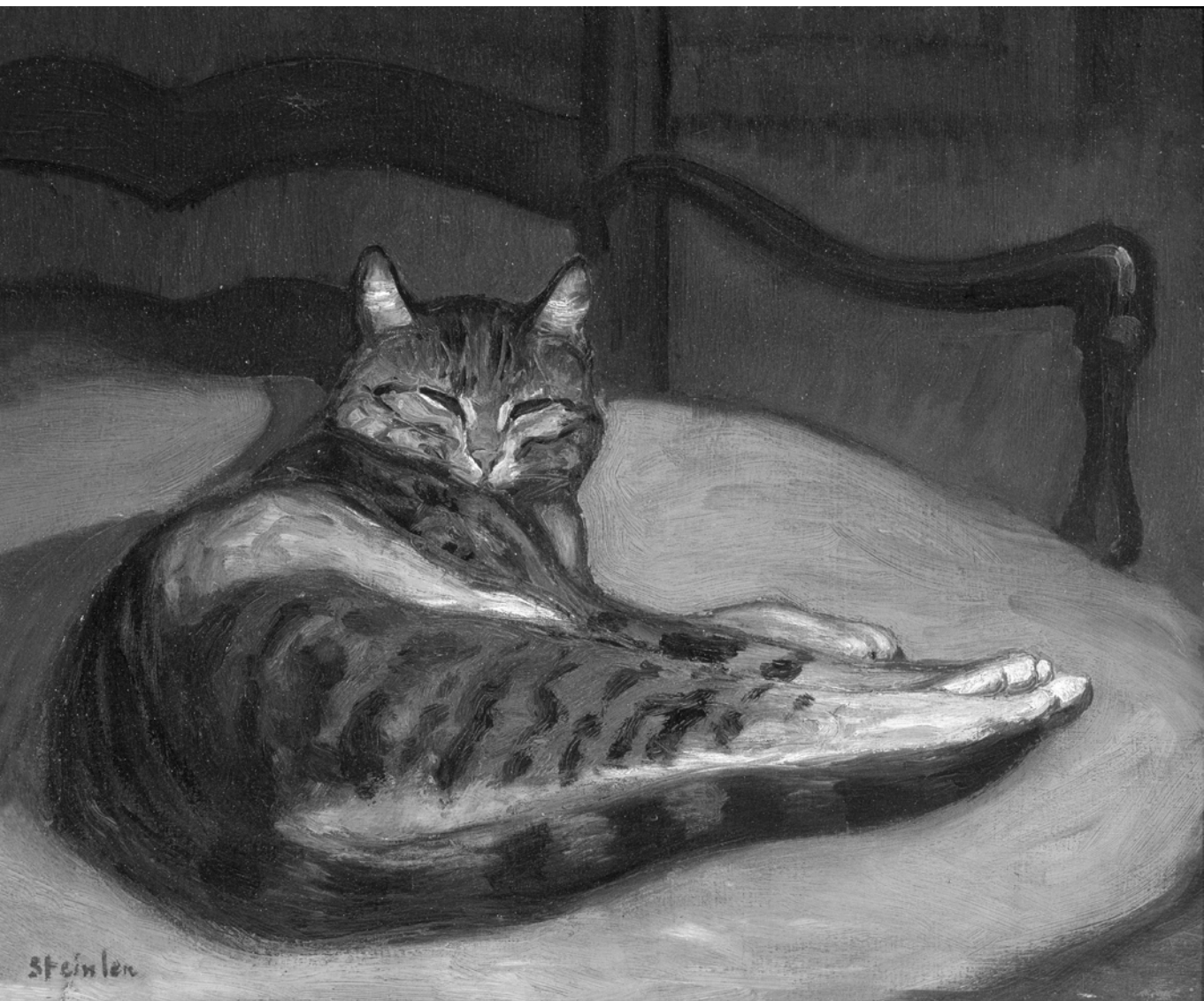


Publié dans *Septentrion* 2016/4.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.



Théophile-Alexandre Steinlen
Chat sur un fauteuil, huile sur toile, 46,2 x 55, 1900-1902,
musée de la Piscine, Roubaix.

DANS LA TÊTE D'UN CHAT

PAR REMCO CAMPERT

Traduit du néerlandais par Dorian Cumps et les étudiants de troisième année de licence de néerlandais à l'université de Paris-Sorbonne.

Âgé de 87 ans, Remco Campert est aujourd'hui le dernier représentant de la génération des « Vijftigers », qui révolutionnèrent les lettres de langue néerlandaise peu après la Seconde Guerre mondiale. Acteur et témoin privilégié de la bohème existentialiste, il côtoya, notamment lors de leurs séjours parisiens, les artistes du mouvement « Cobra » (Karel Appel, Corneille) et les poètes expérimentaux qui introduisirent la spontanéité, le jeu avec le langage, la sensualité et l'abstraction dans la poésie néerlandaise, l'affranchissant des règles de la prosodie classique et des lieux communs de la métaphore conventionnelle. Cependant, Campert s'exprima de manière moins radicale que Lucebert, Jan Elburg ou Gerrit Kouwenaar, favorisant un léger décalage avec la réalité, teinté d'humour absurde ou de mélancolie.

Dans ses nouvelles et romans, il cultive une sorte de nonchalance feinte, flirtant parfois aussi avec le surréalisme. Le ton volontiers insouciant ou cocasse de ses récits, qualifiés de « néoréalistes », dissimule en vérité une sensibilité à fleur de peau.

Les prosateurs de sa génération, dont W.F. Hermans¹, Rudy Kousbroek² et Jan Wolkers³, se montrèrent fascinés par le chat, alter ego de l'artiste féru d'indépendance et compagnon par excellence de l'écrivain à sa table de travail. Chez Campert, le chat est également l'incarnation du dilettantisme que partagent avec lui les observateurs des aléas, d'apparence futile, de l'existence tels maint narrateur des récits tragicomiques de l'auteur.

En 2007, Campert publia « Dagboek van een poes » (Journal d'un minou), où il s'imagine dans la tête d'un chat. Dès ses débuts en prose avec le recueil de récits brefs « Alle dagen feest » (Tous les jours c'est la fête, 1954), quelques histoires félinophiles témoignent du talent de conteur de cet écrivain, fêté en néerlandophonie où il obtint récemment le prix des Lettres néerlandaises, la plus haute distinction du monde néerlandophone couronnant une œuvre, mais bien trop peu représentée en traduction française.

Dorian Cumps

Maître de conférences de littérature et culture néerlandaises à la Sorbonne - Chargé de mission pour le néerlandais à l'Inspection générale de l'Éducation nationale.
dorian.cumps@paris-sorbonne.fr

Le chat qui parle⁴

Mon oncle et moi hébergeâmes un beau jour, pendant une semaine, un chat qui parlait. Ce fut très embarrassant. Il appartenait à une cousine éloignée qui devait partir huit jours à Bussum et nous l'avait confié. Il s'appelait Gerrit, en souvenir de son défunt époux qui dut être un homme assez grossier.

Lorsqu'au premier jour mon oncle revint de son travail en fin d'après-midi, Gerrit se trouvait sur sa chaise.

«Va-t-en», dit l'oncle.

«Tu peux crever», lui répondit le chat.

Oncle n'apprécia guère. Il n'aime pas les chats et préfère que tout baigne dans l'huile.

Il frappa Gerrit, qui à son tour le mordit au pouce. Mon oncle s'assit sur ma chaise et me laissa le soigner. Jusqu'au repas du soir, il lut son journal en silence.

Avant de passer à table, nous attirâmes Gerrit hors de la pièce avec un morceau de chocolat, dont il était très friand, selon la cousine. Nous voulions dîner en paix et discuter des événements de la journée sans être interrompus.

Alors que nous mangions depuis un moment, Gerrit exigea d'une voix aiguë qu'on le laissât entrer. Mon oncle renversa de la sauce mais ne bougea pas d'un iota. Gerrit renouvela ses exigences en y ajoutant quelques insultes qui me firent froid dans le dos. Cela devait donc être particulièrement corsé, vu le nombre d'océans sur lesquels j'ai navigué. Mon oncle but une gorgée de vin et regarda stoïquement son assiette. Je compris que la querelle allait se vider, déposai fourchette et couteau et attendis.

«Si vous ne me laissez pas entrer, j'irai chez les voisins leur dire que vous avez une liaison avec la gouvernante» cria Gerrit d'une voix acérée comme un rasoir.

Oncle se leva d'un bond.

«C'est un infâme mensonge» rétorqua-t-il.

Je n'en étais pas tout à fait sûr. Les chats voient plus de choses que l'on n'imagine.

«Je le dirai quand même» répondit Gerrit méchamment.

«Ouvre-lui» dit mon oncle, la voix rauque. Il se blessa les lèvres avec sa fourchette. J'ouvris et Gerrit entra d'un pas dédaigneux. Il passa à côté de moi et s'assit sur la table devant mon oncle en le regardant fixement, jusqu'à ce que celui-ci bondisse et sorte de la pièce en courant. Peu après, nous entendîmes claquer la porte d'entrée. Gerrit s'esclaffa.

«Ce n'était pas sympa de ta part» lui dis-je.

«Oh» répondit-il. «Je suis comme ça des fois».

«Est-ce vrai ce que tu as dit à propos de la gouvernante?»

«Ce ne sont pas tes affaires» dit-il et il se mit à se lécher. Il considérait la conversation terminée.

Plus tard dans la soirée (mon oncle n'était toujours pas rentré), il fut plus gentil. Nous parlâmes du temps qu'il faisait. «En Hollande, il fait ou trop chaud ou trop

froid», dit-il. «Entre-temps il pleut. J'aime les minous, mais pas sous la pluie. Ils ont l'air négligé, leur poil ne brille plus et ils veulent rentrer».

Deux jours après que nous eûmes hébergé Gerrit, la gouvernante donna sa démission. Le motif invoqué était que Gerrit s'exprimait grossièrement envers elle et lui courait volontairement dans les pieds. Mon oncle lui parla longuement et au final elle resta.

Gerrit semblait au courant de tout. Parfois, alors que nous étions tranquillement assis ensemble, il disait:

«Cet oncle tout de même et cette Truida!» (ainsi se nommait la gouvernante). Sur ce, mon oncle, grincheux, déplaçait quelques objets.

Tous les vendredis soirs, il jouait au poker avec cinq amis. Ils fumaient des cigares, buvaient du café et du cognac, jouaient aux cartes et discutaient de manière confidentielle. Chaque semaine, ils s'invitaient à tour de rôle. Cette fois, c'était au tour de mon oncle. Il proposa d'aller dans un café, mais ses amis refusèrent: à la maison, on peut jouer au poker jusqu'à six heures du matin si besoin, tandis que les cafés ferment à deux heures, dans le meilleur des cas. Oncle ne put rien y objecter.

Les copains arrivèrent donc le vendredi soir. Mon oncle disposa la table au tapis vert, prit les cartes et chacun s'installa. Je me tins en retrait avec Gerrit et nous chuchotâmes de choses et d'autres.

Lorsque les cartes furent distribuées, Gerrit alla vers mon oncle et sauta soudainement sur ses épaules. Oncle sursauta violemment mais réussit à garder son visage impassible de joueur de poker.

«Tu dois conserver tes deux valets et liquider le reste» dit Gerrit distinctement pour tout le monde.

Oncle pâlit fortement, plissa le coin des lèvres et jeta ses cinq cartes sur la table. Les amis restèrent de marbre, tirant seulement sur leurs gros cigares en tremblant des doigts, sauf l'un d'eux qui alluma une pipe parce que son médecin lui avait justement défendu de fumer le cigare quelques jours auparavant.

«Je ne sais pas si tu as fait le bon choix» dit Gerrit. «C'est un pari risqué. On verra bien».

Mon oncle reçut cinq nouvelles cartes.

«Mm» grommela Gerrit en acquiesçant, «Bien, bien, fameux, fameux, un carré de rois!»

Oncle se leva, renversa la table et cria:

«Maintenant ça suffit!»

Les amis frémirent et dirent qu'ils rappelleraient demain et qu'ils préféraient s'en aller.

Mon oncle alla à la recherche de Gerrit, ne le trouva point et s'installa derrière la bouteille de cognac.

Après que je l'eus mis au lit trois heures plus tard, je me rendis dans ma chambre. J'y trouvai Gerrit caché sous le couvre-lit.

«Tu as été trop loin ce soir» dis-je; «ceci n'était plus amusant». Gerrit sauta sur l'appui de fenêtre et regarda au dehors. Lorsque je m'endormis, il y était encore. J'ignore s'il regrettait son comportement.

Le jour où ma cousine revint chercher Gerrit, mon oncle se montra presque servile vis-à-vis de l'animal et satisfait tous ses désirs. Lorsque la cousine prit congé et voulut s'en aller avec Gerrit dans un sac, mon oncle dit: «Nous sommes bons amis, n'est-ce pas Gerrit?» et il donna un kilo de chocolats suisses à la cousine. «Il les aime tellement» dit mon oncle. J'affirmerais volontiers qu'il fit une révérence lorsqu'il ouvrit la porte d'entrée au duo.

Je suppose qu'il avait la trouille de Gerrit. Le chat savait certaines choses et la cousine avait l'oreille intéressée. Je ne peux pas croire qu'il n'y avait rien entre la gouvernante et mon oncle. Il se rendait trop souvent dans la cuisine pour voir si Truida avait fait ceci ou cela.

Titre original : De sprekende kat. Récit paru dans Alle dagen feest (Tous les jours c'est la fête). Extrait de Alle verhalen (Tous les récits), De Bezige Bij, Amsterdam, 1978 (6), pp. 113-117.

Cinq cents deniers⁵

La rue du Faubourg St-Honoré est longue. Elle va de la place des Ternes à la rue Royale. Au départ, elle est assez bon marché et à la fin très chère. Et à peu près au milieu, à la limite entre le correct et le luxueux, se trouvait le bistrot. Sans beaucoup de fantaisie, il s'appelait Le Bar. Il faisait nuit; à ma montre, je vis qu'il était presque vingt-trois heures trente; la rue était déserte. Dans le poste de garde du commissariat que je venais juste de dépasser, des agents jouaient aux cartes. Cela m'avait fait songer que j'avais soif et que j'étais fatigué.

Le Bar n'était pas plus grand qu'un simple salon et j'y étais le seul client. J'ai commandé une bière. Le barman, un de ces hommes dont on ne peut deviner l'âge, entama la conversation. Il avait eu son propre troquet à Lyon, mais à la suite d'un incident dont il tut la nature, il se retrouva sans le sou. À présent, il devait repartir de zéro. C'était dur pour un homme de son âge, raconta-t-il.

J'acquiesçai. J'ouvris le cabas que j'avais déposé à côté de moi sur un tabouret; Camus en sortit la tête.

«Tiens, un chat», dit le serveur surpris. Il caressa Camus sur la tête. L'animal renifla sa main. Il rabattit ses oreilles. «Il est nerveux», dis-je. «Il n'a pas l'habitude d'être trimballé dans un sac». Je le pris sur mes genoux. Il se recroquevilla comme s'il s'attendait à recevoir une tape. «Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait prendre soin de lui pendant deux mois?», demandai-je sans espoir. Machinalement, je caressai Camus. À chaque fois que je bougeais un de mes membres, un accès de fatigue intense me traversait le corps de part en part. Le barman faisait mine de réfléchir. «Non» dit-il finalement. «Vous voulez vous en débarrasser?»

«Deux mois seulement», répondis-je. «Je pars en voyage. Je ne sais pas où le laisser. J'ai déjà demandé à tout le monde, mais personne n'en veut».

«Il y a tout de même des refuges», fit le serveur, «des refuges pour chats, des sortes de pensions».

«Je suis au courant», répliquai-je. «Cela coûte 300 francs par jour. C'est trop pour moi».

«Un chat n'est tout de même pas une personne», ajouta le barman. Il disparut derrière le comptoir et resurgit avec une bouteille de lait. Il en versa un peu dans une soucoupe.

«C'est très aimable à vous», dis-je. Je posai Camus sur le zinc. Il se mit à boire craintivement, sursautant au moindre de nos gestes.

Camus n'était pas un beau chat; c'était ce qu'on appelle un chat bigarré. Il n'aurait jamais pu gagner un prix. Ni médaille, ni reportage, ni photo dans les journaux. D'ailleurs tout cela n'est pas nécessaire pour s'attacher à un chat.

Il avait vidé la soucoupe. Le barman la remplit tout à fait, mais Camus n'avait plus soif. Prudemment, il prit quelques lapées et laissa le reste. Il se retourna, se promena sur le comptoir, renifla la manche du barman et se mit à faire sa toilette.

«Et bien!» s'exclama le barman. Il le regarda en souriant. «Grâce au lait, il se sent déjà plus à l'aise» dis-je. Je commandai une autre bière.

«Naturellement, vous avez déjà un chat chez vous» ajoutai-je. «Non, non» répondit le serveur. «Le patron n'aime pas les chats. Il se met en colère lorsqu'il les voit. Ils lui tapent sur les nerfs».

Où aller? pensais-je. Le seul chez qui je n'ai pas encore été, c'est Alain; il habite dans le Quartier latin; ce n'est pas la porte à côté. Si seulement je pouvais me débarrasser de cette bestiole!

Je me levai et allai aux toilettes pour me rafraîchir le visage et me laver les mains. À mon retour, je n'étais plus le seul client. Un homme grand et maigre, presque chauve, était assis au comptoir. Déjà bien dégarni pour son âge. Je lui donnais 35 ans. Il caressait Camus.

«J'apprends que vous cherchez un toit pour votre chat», dit l'homme.

J'opinai en marmonnant. «Je veux vous le reprendre», ajouta-t-il.

Il regardait sans cesse dans la direction de Camus et non dans la mienne.

«Ce n'est que pour deux mois», dis-je.

Le barman avait allumé la radio. J'entendis la voix de Charles Trenet qui chantait quelque chose comme «longtemps après que les poètes ont disparu»⁶.

«Non» dit l'homme. «Je veux vous l'acheter. Pour toujours, pas pour deux mois. Je vous donne 500 francs. Quatre cents pour le cabas et cent pour le chat. Ou l'inverse. Qu'en dites-vous?»

«Laissez-moi réfléchir un peu», répondis-je, bien que j'eusse déjà pris ma décision.

«Comment s'appelle-t-il?» demanda l'homme.

«Camus», dis-je.

«Mais c'est un écrivain!» interrompit le barman.

«Vous êtes un tantinet snobinard, monsieur» dit l'homme, avec un sourire si aimable que je n'aurais pas pu en prendre ombrage. Cela aurait peut-être gâché toutes mes chances.

«Avez-vous pris votre décision?» demanda l'homme.

«C'est d'accord pour 500 francs», répondis-je.

L'homme sortit son portefeuille et me tendit un billet. Il attrapa Camus par la peau du cou et le fourra dans le cabas. Il régla le serveur et voulut s'en aller.

«Attendez encore un peu», fis-je. J'ouvris le sac et caressai Camus sur la tête. Il me regarda. Ses moustaches pointaient en avant. À nouveau son regard parut angoissé. Il lécha mon doigt. Je sentis ma joie s'estomper pour faire place à un sentiment que je ne pus encore qualifier.

Je me retournai vers le bar. L'homme nous salua et partit. Au moment où il ouvrit la porte, le souffle froid de la nuit entra dans la pièce. Je bus une gorgée de ma bière et allumai une cigarette. J'en tirai une bouffée, en expirant la fumée; brusquement, je me levai et me précipitai hors du café. Je regardai à droite et à gauche et ne vis personne. Seule une voiture passa. Je courus jusqu'à une rue perpendiculaire; là non plus pas de trace de l'homme. Je frémis et me sentis désespérément abandonné.

«Était-il déjà parti?», demanda le barman à mon retour. J'acquiesçai.

Le serveur prit la soucoupe du comptoir et la regarda pensivement. «Vous n'auriez pas dû», dit-il doucement.

Il posa la soucoupe et me versa un verre de cognac, bien que je n'eusse rien demandé.

Titre original : *Vijfhonderd zilverlingen*. Récit paru dans *Alle dagen feest* (Tous les jours c'est la fête).

Extrait de *Alle verhalen* (Tous les récits), De Bezige Bij, Amsterdam, 1978 (6), pp. 125-129.

Voir *Septentrion*, XLIV, n° 2, 2015, pp. 83-85.

Notes

1. Voir *Septentrion*, XXIII, n° 3, 1994, pp. 7-9.
2. Voir *Septentrion*, XXXIII, n° 3, 2004, pp. 3-6.
3. Voir *Septentrion*, XXXV, n° 1, 2006, pp. 33-38.
4. Récit traduit du néerlandais par Dorian Cumps.
5. Récit traduit du néerlandais par les étudiants de troisième année de licence de néerlandais à l'université de Paris-Sorbonne sous la supervision de Dorian Cumps.
6. Premiers mots de la chanson *L'Âme des poètes*, 1951. Paroles et musique de Charles Trenet.